

## Relève & reprise.

Dans *Des tours de Babel*<sup>1</sup>, Jacques Derrida donne une définition de la double contrainte (*double bind*) de la traduction. Il en ressort que la langue ne se traduit pas sans perte pour l'un ou pour l'autre mot. Les langues n'étant jamais égales, il y a toujours une perte et déjà dans l'*Athenäum*, pour Friedrich Schlegel, « ce qui se perd dans les traductions, bonnes ou même excellentes est justement, ce qu'il y a de meilleur.<sup>2</sup> » L'impossibilité de mettre deux langues sur un même plan sémantique conduit à une « tache blanche », dans laquelle, en suivant Emmanuel Hocquard, quelque chose pourrait éventuellement aller.

À mes yeux donc, la contribution des traductions de poésie américaine d'aujourd'hui à la littérature française d'aujourd'hui consiste : à 1) fabriquer de la distance dans un espace-temps en voie de resserrement incessant ; 2) dire la distance ; 3) réintroduire des « taches blanches » dans un contexte général de coloriage.<sup>3</sup>

Traduire revient à « gagner du terrain ».

La deuxième contrainte est que « la structure de l'original est marquée par l'exigence d'être traduit ». L'original ne l'est que s'il est traduit. Il n'acquiert son statut que s'il l'est. Il est donc endetté envers la traduction, qui permet sa survie et sa relève, mais elle est dans une impossibilité d'exactitude est dans un entre-deux insolvable. Dette et perte, double contrainte sur laquelle Derrida revient dans *Qu'est-ce qu'une traduction relevante?* Double dette et double survie car la traduction « élève les signifiants vers son sens ou sa valeur tout en gardant la mémoire endeuillée et endettée du corps singulier, du corps premier, qu'elle élève et sauve ainsi ». <sup>4</sup> La traduction est relevante car elle permet cette double survie de l'original, qui survit à travers elle et se transforme. *Das Original ist aufheben*. La relève, c'est la « pseudo-traduction » derridienne de la notion d'*Aufhebung* : pour Jean Hyppolite, c'est « nier, supprimer et conserver, et foncièrement soulever » venant de Hegel, qui s'amuse de la capacité de l'allemand à créer un terme hybride :

Il est remarquable qu'une langue en soit venue à employer un seul et même mot pour deux significations contraires.<sup>5</sup>

Jacques Derrida transporte ce terme en *relève* car il se situe à la croisée de l'anglais, de l'allemand et du français, il contient « plusieurs mots en un seul ». La relève est ce qui recouvre sans effacer, ce qui met un objet en suspension tout en le cachant. Mais l'objet reste visible. C'est l'image chez Walter Benjamin et reprise par Derrida de la différence entre le mur, qui était en cachant et l'arcade, qui soutient en laissant passer le jour.

Chez Soeren Kierkegaard, dans *La reprise* de 1843 c'est l'*ophævelse*. Nelly Viallaneix l'explique en « une suppression obtenue en tirant vers le haut »<sup>6</sup> et qu'elle traduit par *dépassement*. Mais, ce qu'il faut dépasser, supprimer en tirant vers le haut, c'est l'épreuve de la reprise, qui est un nouveau mouvement dialectique qui se substituerait à celle d'Hegel, une « catégorie nouvelle de la philosophie nouvelle ».

Ce qui est re-pris a été, sinon il ne pourrait pas être re-pris ; mais précisément, c'est le fait d'avoir été qui fait de la *re-prise* une chose nouvelle.<sup>7</sup>

1 Jacques Derrida, « Des tours de Babel », *Psyché, Invention de l'autre* (t.1), Paris, Galilée, 1987, p.203.

2 Friedrich Schlegel, *Fragments*, Paris, José Corti, coll. En lisant en écrivant, traduit par Charles Le Banc, 1996, p. 112.

3 Emmanuel Hocquard, *Taches blanches*, Un bureau sur l'Atlantique, coll. Format Américain/Le Gam, 1997.

4 Jacques Derrida, « Qu'est-ce qu'une traduction relevante? », *Quinzième Assises de la traduction littéraire*, Arles, ATLAS/Actes Sud, 1998, p. 21.

5 Georg Wilhelm Friedrich Hegel, *Morceaux choisis*, Paris, Folio Essais, Gallimard, 1995, p p. 327-338.

6 Soeren Kierkegaard, *La reprise*, Paris, Flammarion, 1990, traduit et introduit par Nelly Viallaneix, p. 59.

7 *Ibid.*, p. 87.

La demande de l'original pour sa traduction n'est pas très loin. Et la reprise n'est pas simple répétition, elle est « souvenir en avant » et non « ressouvenir ». Kierkegaard n'est pas dans un mouvement d'éternel retour mais dans un renouvellement de l'appréhension, de l'expérience. C'est ce renouvellement qui est présent en traduction (ce qui implique les idées d'intra-traduction et de péremption des traductions). Un texte ressort grandi d'avoir été traduit car il a été repris par un traducteur, un « bon lecteur dont on lit le commentaire », pour paraphraser Charles Le Blanc. Il est ainsi transporté dans un autre espace et dans un autre temps.

Est-il possible d'imaginer que ce qui est photographié porte en lui la demande à l'être ? La photographie capte un objet, une certaine portion du réel à un moment précis, toujours en retard et en cela elle permet de montrer un présent qui autrement ne serait pas perceptible. Cet arrêt est toujours visible, c'est même le seul but, rester visible, il entre dans un cadre et relève un certain réel (au sens d'un relevé). Ou, dit autrement par Victor Burgin dans l'introduction de *Thinking Photography*,

Les représentations ne peuvent néanmoins pas être simplement testées contre le réel, parce que ce réel n'est lui-même constitué qu'à travers l'agencement des représentations.<sup>8</sup>

Le photographié se retrouve endetté par le photographiable, il est mis sur un autre plan d'existence. La photographie relève un sens, un signifiant et, est elle-même relevée sur un mur. La glose est facile entre ce que la photographie *relève* et ce qu'elle *révèle*, ce qu'elle révèle en relevant ou ce qu'elle relève en révélant. La question serait de savoir si la photographie pourrait se constituer comme reprise, ce qu'elle est à proprement parler. Il est facile d'imaginer en quoi il n'est jamais question de « prise de vue » mais de *re-prise* de vue car le réel constitué de ses représentations est toujours présent. La photographie est elle-même dans une position de double contrainte. Elle est endettée envers ce qui a été pris (*re-pris*) puis relevée et crée elle aussi une « tache blanche » qui serait constituée du hors-champs d'une image donnée. C'est cette absence d'un tout qui est le meilleur dans une photographie, cette impossibilité de saisie totale.

Arnaud Claass parle de la photographie comme « traduction simultanée du monde. »<sup>9</sup> Ce qui est déjà une idée présente chez Walter Benjamin quand il note une citation d'Édouard Fournier :

« Photographier en vers », comme synonyme d'une description en vers.<sup>10</sup>

Il y aurait donc une accointance entre la tâche du traducteur et celle du photographe. Si ce dernier est « traducteur simultané du monde », se retrouve-t-il dans la position du « bon lecteur » ? Il est possible qu'il soit celui qui lit le monde en capturant des morceaux de lumière. Ou même qu'il soit lecteur et processeur de ses photographies qu'il redonne à lire à un commun. Il serait alors son propre traducteur. Car il est certain que le traducteur et la photographie partagent des points communs en tant qu'opérateurs spécifiques, qui relèvent une partie d'un réel.

Tanguy Gatay - février 2018

8 Victor Burgin, « Introduction », *Thinking Photography*, edited by Victor Burgin, Londres, MacMillan Publisher LTD, 1982, p. 9.

9 Arnaud Claass, *La considération photographique: notes 2012-2016*, Paris, Filigranes, 2017, p. 47.

10 Édouard Fournier, *Chroniques et légendes des rues de Paris*, Paris, É. Dentu éditeur, 1864, p. 14-15. Cité par Walter Benjamin, « Y. [La photographie] », *Sur la photographie*, Arles, Photosynthèse, coll. Argentique, 2012, traduit par Jörn Cambreleng, p. 133.